

**A la mémoire de
Daniel P. BOBON, Mafhoud BOUCEBCI,
Amadeo SANCHEZ BLANQUE, Jean MIREL**

Ch. MORMONT

Ce symposium de l'AMDP francophone de Liège, le premier depuis la mort de nos amis, m'a semblé l'occasion la plus juste pour évoquer leur mémoire. C'est, en effet, au sein du groupe AMDP, groupe rare par son esprit, que nous les avons rencontrés et que nous les avons connus de la manière peut-être la plus vraie car la plus cordiale

Dans ce groupe, Daniel Bobon, Mafhoud Boucebci, Jean Mirel, Amadeo Sanchez Blanque ont tenu chacun une place singulière, place désormais vacante et que nul ne songerait ni ne pourrait occuper.

Mon projet de leur rendre hommage ici s'est mué en obligation morale sous la férule de P. Berner et H. Luccioni. C'est à ce devoir, qui n'est qu'un autre visage de la fidélité, que je souscris aujourd'hui.

C'est à Liège, il y a précisément vingt ans, en mars 1975, que s'est réuni, pour la première fois, le groupe francophone de l'AMDP. D. Bobon avait réussi à mobiliser pour l'occasion les Cliniques Universitaires de Psychiatrie de Genève, Marseille, Liège évidemment et le Max Planck Institut de Munich (les Cliniques d'Ottawa, Tübingen, Vienne, Saint-Etienne rejoindraient bientôt ce groupe). C'était la première d'une longue série de réunions : Marseille, Genève, Montréal, Clermont-Ferrand, Vienne, Tübingen, Luxembourg, Saint-Etienne, Lisbonne et Liège. A Liège encore, les week-ends réguliers de sensibilisation et de formation à l'AMDP. A Liège où œuvrait D. Bobon.

Sans tomber dans l'hagiographie et l'enjolivement – qui sont toujours trahison et falsification de l'être réel –, on peut dire que c'est à D. Bobon que le groupe AMDP doit son histoire. D'autres, et en particulier M. Boucebci, A. Sanchez Blanque et J. Mirel, ont contribué de manière significative à l'œuvre commune où, à côté de la science, furent toujours privilégiés l'échange, l'écoute, le débat, le respect mutuel, la compréhension. Mais le groupe n'aurait pas eu sa consistance, son efficacité sans D. Bobon.

D. Bobon était revenu de Munich – avec la future mère d'Alexandra, mais ceci est une autre affaire – avec quelques convictions : il fallait développer ce que l'on appellerait bientôt la psychopathologie quantitative; il fallait standardiser les instruments et le langage de la psychopathologie; il fallait sauvegarder et valoriser la pensée psychiatrique européenne.

Homme d'action et de communication, D. Bobon ne tarderait pas à mettre en œuvre les moyens de réaliser ces objectifs. Il croyait en l'Europe, pas celle qui se suicide à Sarajevo, mais celle qui, depuis des siècles, pense, cherche, crée. Une Europe dont la diversité de cultures et de langues est une richesse, à condition que les démons du nationalisme, de la méfiance ou de la rivalité soient étouffés.

Parfait trilingue, D. Bobon avait compris que si chacun ne pouvait parler toutes les langues, il était néanmoins possible et nécessaire que chacun accède au champ sémantique des autres. Rassembler autour d'un même objet intellectuel des universitaires d'origines variées afin qu'ils s'accordent sur la définition des mots, sur l'extension des concepts, qu'ils s'assurent de leur «compatibilité» en confrontant leurs idées et leurs expériences, notamment lors d'exercices pratiques, voilà un moyen de progresser vers le but.

A Munich, D. Bobon avait approfondi sa connaissance de la psychopathologie germanique et découvert un système d'évaluation qui en émanait. Système encore jeune, distinct dans son esprit et dans son contenu du pragmatisme athéorique américain, système qui avait le mérite d'exister et d'avoir attiré déjà l'attention des suisses Dick et Heimann qui en avaient très tôt proposé une première traduction française.

Nouant le contact avec ce qu'il est convenu d'appeler les pères de l'AMDP francophone (Dick et Heimann), D. Bobon pensa judicieux d'impliquer les représentants de toute la francophonie dans un travail collectif et interactif : H. Dufour, J. Pellet, D. Pringuey, J.P. Huber, C. Pull, parmi les plus anciens, s'en souviennent. Ils se rappellent aussi de la présence tutélaire de ceux qui étaient alors nos maîtres : Sutter, Pichot, Porot pour ne citer qu'eux.

Mais le système AMDP est germanique dans sa conceptualisation et dans sa langue : on ne peut imaginer le traduire et le comprendre réellement en travaillant sans la participation de psychopathologues de culture, de formation, de langue germaniques et maîtrisant de plus le français. Ainsi, outre Heimann et P. Berner, excellents bilingues, quelques collègues germanophones, dont W. Mombour et W. Rein, joueront un rôle constant dans le groupe francophone.

Mais D. Bobon voit grand et loin. Le modèle de travail qui s'installe, il trouve déjà à l'appliquer plus largement. Aussi, invite-t-il à participer aux

travaux du groupe francophone, outre les psychopathologues d'origine extra-européenne, le cousin québécois Lapierre, le quasi zairois Dechef et ses collègues vraiment zairois Kinsala et M'Pania, le berbère Boucebcı, des collègues provenant de pays non francophones : M. Paes de Sousa, le portugais, A. Kokkevi, la grecque, M. Hoes, le néerlandais, afin d'enrichir, d'intensifier et d'étendre la communication.

Dans la même visée, il aiguillonnera les efforts de traduction de l'AMDP en d'autres langues et il ne fait pas de doute qu'il est pour quelque chose dans la publication de plusieurs adaptations, notamment de l'adaptation américaine par T. BAN.

L'AMDP suscite des intérêts aux accents différents. M. Boucebcı y voit une démarche clinique et scientifique dont il croit bon d'informer ses émules algériens. Il nous invite donc à Alger. Je le connaissais bien avant cela et notre relation était, je pense, empreinte de sympathie. Elle s'augmenta, en ce qui me concerne, d'une profonde admiration pour l'homme que je découvris alors dans son cadre : l'Algérie, son pays; Alger, qui n'était déjà plus Alger-la-Blanche; l'hôpital sur les marches duquel Mafhoud mourrait assassiné; le manque de moyens pour accomplir ses missions d'enseignant et de psychiatre; la surnatalité jetant dans la vie et dans la rue un flot inquiétant de jeunes; l'islam dévoyé et fou; l'arabisation forcenée si blessante pour le berbère Boucebcı; le statut de la femme, celui des intellectuels, statuts menacés par l'intégrisme. Il en parlait sans éclat superflu. Il s'indignait sobrement, je dirais solidement, et agissait en conséquence. Cela ne l'empêchait pas de goûter la vie, de prendre du temps et du plaisir à recevoir des amis – le couscous fraternel partagé à son domicile de la rue du Sacré-Cœur –, de rire, de faire la fête – il dansait avec une grâce et une élégance que les hommes européens ne s'autorisent pas –. Il nous avait fait découvrir l'émotion fascinante du raï dans la nuit maghrébine. Il nous avait montré l'Algérie romaine s'enfonçant dans la mer là où conduisent les traces d'Albert Camus, la Casbah bon enfant, l'intelligence et la curiosité aussi de ses jeunes collègues. D'avoir exigé plus de respect pour les malades l'avait mis en conflit avec les plus hautes autorités ministérielles du pays. De s'être associé à d'autres intellectuels pour protester contre l'assassinat d'un écrivain avait fait apparaître son nom sur la liste noire des mosquées. D'avoir pris la défense des femmes exploitées a déclenché, paraît-il, l'acte meurtrier. Il n'y a pas que dans la tradition chrétienne que le sang de la victime immolée rachète le monde. Le sang de Boucebcı, auquel s'est mêlé celui de tant d'autres depuis deux ans, transcende l'obscurantisme de ses assassins et impose de croire dans les ressources éthiques d'un peuple qui génère tant d'hommes et de femmes capables, à l'image de Boucebcı, du courage extrême quand il s'agit de défendre la dignité humaine.

Si l'attachement de Boucebcı à ses racines le vouait, en ce moment de l'histoire, sinon à la tragédie, du moins au drame, il n'en allait pas de même pour son voisin en Méditerranée, A. Sanchez Blanque. Jeune et brillant, il nous était arrivé pour continuer sa formation à Liège. Son intérêt pour la phénoménologie avait apporté un souffle vivant dans le petit monde d'une psychiatrie déjà exposée aux risques d'une biologisation excessive. Voilà un médecin moderne, rigoureux, compétent en psychopharmacologie et en psychopathologie classique, qui se passionnait pour le *Dasein*, pour l'être-au-monde, qui avait le courage d'afficher en début de carrière une volonté de penser l'expérience et non seulement de faire des expériences, voire des expérimentations; qui donc se démarquait sur ce point de la pensée dominante et de l'air de temps. Il fit en cela grand plaisir à plus d'un d'entre nous. Mais son souci de comprendre exigeait une prise en compte intégrative des connaissances et des méthodes scientifiques essentielles à son domaine. Selon lui, l'AMDP en faisait partie et il avait étudié, avant de le promouvoir, ce système qui lui semblait de qualité.

Discret mais chaleureux, A. Sanchez Blanque était aussi plein d'humour et d'une grande culture, notamment musicale. Et sans ces qualités, on aurait pu dire qu'il était un jeune loup tant tout semblait devoir lui réussir. Son épouse, également brillante et simple, ne lui cédant en rien sur ce point, formait avec lui un couple rare. Après leur retour en Espagne, au gré des congrès, on les rencontrait et on mesurait alors combien était fidèle leur amitié. Et Amadeo ne manquait jamais de rappeler que son fils était né à Liège : *un petit Tchatchès* disait-il avec tendresse. Il s'appropriait à prendre à Murcia ses nouvelles fonctions académiques, couronnement d'un parcours réussi, quand l'accident survint.

Il est ainsi des morts improbables. Il en est d'autres que l'on voit venir comme J. Mirel a vu venir la sienne. Nul ne sait tout ce qu'il a exactement éprouvé pendant l'attente. Mais Monique sait que, jusqu'au bout, il a conservé vis-à-vis de lui-même une espèce de dure lucidité qu'il dédramatisait par l'ironie. Il y a des êtres auxquels la mort ne sied pas : J. Mirel et la mort, ça ne va pas ensemble. Jean était la passion, celle qui faisait flamber les débats et jaillir du choc des idées l'étincelle palpitante. Il aimait argumenter et nul de ceux qui ont participé à nos discussions n'a oublié l'enthousiasme qu'il mettait à parler des paréidolies ou à exposer les rapports entre délires et hallucinations, revenant sans cesse à son maître H. Ey. Dans mon enseignement, aujourd'hui, je projette encore des enregistrements-vidéo d'entretiens menés par J. Mirel : sa finesse, sa bienveillance constituent des exemples à montrer aux futurs psychologues. De plus, je

m'accorde en ces occasions le plaisir ému de revoir, de réentendre un vieux compagnon de travail dont j'imagine mal qu'il n'est plus.

Les occasions de rencontre avec et entre ces hommes : Daniel Bobon, Mafhoud Boucebci, Amadeo Sanchez Blanque et Jean Mirel, s'étaient raréfiées les dernières années. Certes, chacun suivait son chemin, qui à Liège ou à Alger, qui à Zaragoza ou à Charleroi; certes la phase chaude de l'élaboration du système AMDP. était dépassée et les réunions fréquentes du début n'étaient plus nécessaires, mais il y avait surtout, ce qui ne fut compris que bien plus tard, les premières manifestations d'un mal qui allait miner, puis tuer D. Bobon.

Cela commença par un discret relâchement dans la planification des activités. Relâchement accueilli avec un certain soulagement par beaucoup d'entre nous et qui pouvait s'expliquer en partie par la réorientation radicale que lui imposait l'Université. Ayant abandonné l'essentiel de ses intérêts antérieurs et devant investir un nouveau domaine, celui de la psychiatrie légale, il semblait assez compréhensible qu'il engageât son dynamisme dans d'autres activités et collaborations. Il le fit, j'en suis le témoin, avec un courage extraordinaire. Et s'il lui arrivait de fléchir, ces moments d'abandon semblaient plus rassurants que l'implacable exigence à laquelle il avait coutume de s'astreindre.

C'est à cette époque qu'il donna l'impulsion aux travaux du groupe de l'AMDP médico-légal qu'A.M. Allard pour la Belgique et l'école de Hombourg, représentée ici par Hengesch, portent depuis. Il avait aussi pris une fonction dans le comité directeur de l'AIDSM et jeté avec D. Weisstub, futur docteur honoris causa de notre Université, les bases d'une collaboration Montréal-Paris-Liège. Il avait aussi participé à la création d'un groupe de psychiatrie légale dans le cadre de l'ALMA.

Pour qui ne l'aurait pas bien connu, ces activités auraient semblé largement suffisantes. En fait, la douleur, compagne familière dès son enfance, devenait plus intolérable. Et l'image d'un père aussi cruel mort que vivant ajoutait à la douleur du corps la souffrance de l'âme. Il lui devint de plus en plus difficile, puis impossible de se battre sur tous les fronts, d'assumer ses rôles et ses peines.

Impuissants, nous l'avons vu s'enfoncer dans la détresse, la solitude et la méfiance. Il donnait alors l'impression d'avoir une énorme revanche à prendre sur le monde auquel il s'était tant asservi et cette revanche avait toutes les formes de l'excès et du défi.

Lui qui avait consacré toute son énergie à rapprocher, à relier, à associer, acteur en quelque sorte de ce que Freud appelait la pulsion de vie, se

mit à délier, à rompre, à isoler, payant alors son tribut déchirant à Thanatos.

Daniel est mort, je crois, d'être devenu incapable de vivre; Mahoud Boucebcı de la logique de l'intolérance; Amadeo Sanchez Blaque de la distraction des dieux; Jean Mirel est mort malgré son appétit de vivre.

Si la mort consommée renvoie chacun au même néant, la rencontre de chacun avec sa mort est une aventure aussi singulière que l'être qui la vit.

A ces amis qui nous ont devancés dans l'aventure absolue vont mon affection et ma mémoire.

Liège, le 1er septembre 1995,
XXIIIe Réunion Internationale
de l'AMDP francophone.
